

blâmer ces sympathies des jésuites qui les déterminaient à considérer comme des usages nationaux très pittoresques des actes qui avaient un caractère religieux. Feller qui était toujours très chatouilleux pour tout ce qui regardait l'honneur de son ordre désapprouvait catégoriquement les sympathies des jésuites pour les Chinois. Il les excusait toutefois comme des erreurs involontaires résultant du chauvinisme d'un peuple qui leur imposait par des monuments factices, par l'appareil illusoire de ses sciences et l'antiquité des annales absolument légendaires que Feller traite de fables ridicules. Il reproche en outre aux historiens chinois d'avoir allongé arbitrairement la chronologie de leur histoire. Les Chinois sont des gens indolents, orgueilleux, de mauvaise foi, superstitieux, luxurieux etc.

Peuple à demi policé, ils sont plus odieux que des hordes sauvages. Feller est pour une fois d'accord avec RAYNAL qui lui aussi avait manifesté peu de sympathie pour les Chinois. Ce peuple n'a que peu répondu aux leçons du christianisme qui aurait pu le corriger de tous ses défauts. Beaucoup de vices et peu de vertus résultent de la doctrine du jongleur Confucius. Dans le Journal du 15 juin 1778, Feller fait la remarque suivante : « Dans l'exagération et la ridicule emphase qui ont caractérisé les choses chinoises, les philosophes et les Jésuites ont toujours fait cause commune, mais dans des vûes bien différentes : les premiers pour déprimer les nations éclairées par l'Évangile ; les seconds pour ménager les préjugés et la ridicule vanité d'un peuple qui leur sembloit disposé à prêter l'oreille à la vérité, ou pour ne pas irriter des loix absurdes qui punissent de mort les adversaires des illusions chinoises : genre de politique sur lequel nous n'entreprenons pas de prononcer. »

Beaucoup de philosophes, surtout Voltaire, et parmi les économistes particulièrement les physiocrates avaient vu dans la Chine le pays le mieux gouverné du monde. Pour Feller, le gouvernement de cet Etat est pire que le pire d'Europe ; l'ordre public est mal assuré, la justice est vénale, la cour impériale est pleine d'intrigues. La densité de la population dans certaines régions de la Chine s'explique justement par le fait que les habitants sont trop paresseux pour défricher des terrains qui ne sont pas trop fertiles.

Feller n'avait que peu d'intérêt pour des questions purement littéraires qui n'avaient aucun rapport avec la philosophie à la mode. Des poètes de son temps, il appréciait particulièrement J.-B. ROUSSEAU, surtout parce que le caractère religieux de son œuvre lui avait fait une certaine impression. Contrairement au goût de l'époque, Feller n'aime pas la poésie d'OSSIAN qu'il trouve diffuse, surchargée et verbiageuse ; il est étonné de trouver dans les montagnes d'Ecosse une profusion d'expressions et d'images qui caractérise la poésie orientale. Il apprécie beaucoup l'œuvre poétique du Suisse SALOMON GESSNER, dont il considère le poème sur la mort d'Abel comme un chef-d'œuvre.

Il voit dans les pastorales de cet écrivain de charmantes peintures de la simple nature, combinées avec des situations touchantes et un caractère de mœurs pur et idéal. Mais comme la tendresse fait le ressort principal de cette œuvre poétique, sa lecture ne peut qu'énervier les jeunes âmes dans leur premier essor et étouffer les grands sentiments dans leur naissance.